

A LA SUITE DE *LAUDATO SI'* : POUR UNE THÉOLOGIE DE L'ESPÉRANCE

De nombreux catholiques n'ont pas attendu *Laudato si'*¹ (mai 2015) pour se préoccuper de l'état de notre planète et de ses habitants. D'autres, par contre, ont vécu une prise de conscience plus récente, bousculés par cette encyclique et/ou par l'actualité. Cinq ans après sa publication, force est de constater que ce document a eu (et est appelé à avoir encore) un retentissement considérable dans et au-delà de l'Eglise catholique. De près ou de loin, n'importe quel habitant de cette planète est concerné par son contenu. Le mérite du pape François est d'avoir réussi à présenter de manière cohérente et articulée des questions qui sont souvent traitées séparément : « Il est fondamental de chercher des solutions intégrales qui prennent en compte les interactions des systèmes naturels entre eux et avec les systèmes sociaux. Il n'y a pas deux crises séparées, l'une environnementale et l'autre sociale, mais une seule et complexe crise socio-environnementale. Les possibilités de solution requièrent une approche intégrale pour combattre la pauvreté, pour rendre la dignité aux exclus et simultanément pour préserver la nature². » Cette approche reçoit le nom d'*écologie intégrale* : elle prend sa source dans le mystère de la création divine et elle offre désormais à toute personne qui désire s'en saisir un cadre pour penser les défis de notre temps.

Le pape formule ainsi l'enjeu de la situation actuelle : « Il est nécessaire de réaliser que ce qui est en jeu, c'est notre propre dignité. Nous sommes, nous-mêmes, les premiers à avoir intérêt à laisser une planète habitable à l'humanité qui nous succédera. C'est un drame pour nous-mêmes, parce que cela met en crise le sens de notre propre passage sur cette terre. » (LS n° 160) C'est justement cette crise du sens que nous nous proposons d'explorer – de manière modeste – dans ce numéro du *Catéfil*.

1 La peur de l'avenir

Il ne se passe pas un mois sans que l'actualité ne vienne nous rappeler la réalité du changement climatique et l'impact dévastateur que peut avoir l'activité humaine sur la vie de notre planète. Petit rappel de l'année 2020 en quelques flashes, comme autant d'arrêts sur image : des koalas assoiffés fuyant les incendies en Australie au mois de janvier ; une marée noire en Arctique³ en juin ; les cieux californiens, rendus crépusculaires en plein midi par des nuages de cendres en septembre ; et encore très récemment, des inondations meurtrières en France et en Italie. Certains jours, le journal télévisé a des allures de film catastrophe, à tel point que certains ont de plus en plus de mal à dormir en pensant à ce que nous faisons subir à notre planète. Les psychologues et autres écoutants de toute nature voient arriver chez eux toujours plus de personnes qui éprouvent de la tristesse, de l'angoisse, mais aussi de la colère devant la dégradation continue de notre

¹ Voir aussi les *Catéfil* n° 16 « Eglise et écologie : *Laudato si'* » (août 2015) et n° 52 « *Laudato si'* : cinq ans après » (juin 2020)

² *Laudato si'* n° 139 – désormais abrégé LS

³ En fondant, le permafrost s'est dérobé sous une cuve de fioul qui s'est effondrée dans la rivière et y a répandu 20'000 tonnes d'hydrocarbures.

environnement. Ce "mal du siècle" a un nom, voire plusieurs : on parle désormais d'*éco-anxiété*, de *climato-dépression* ou de *solastalgie*⁴.

Parmi les personnes qui souffrent ainsi dans leur chair et dans leur âme, on rencontre sans grande surprise beaucoup de jeunes (17-35 ans) : ils sont en effet les premiers concernés par les conséquences du changement climatique et devront vivre dans un monde qui sera sans doute différent de celui que nous connaissons aujourd'hui. A l'âge où l'on fait habituellement des choix cruciaux pour sa vie d'adulte (choix d'un métier, d'un style de vie, d'un engagement relationnel, projet d'enfant...), comment envisager de manière sereine son avenir quand il apparaît bouché de toutes parts et qu'il est bien difficile de dire quels comportements adopter, quels choix opérer pour espérer trouver une sortie de crise ?

Mais ces angoisses existentielles ne sont pas l'apanage des jeunes : à tout âge on peut être pris de vertige en considérant l'état de la planète, la pression que lui impose notre société de consommation et les conséquences qui en seront ressenties pendant des décennies. Depuis quelques années, des groupes de « grands-parents pour le climat »⁵ manifestent et s'activent aux côtés des plus jeunes, bien décidés à faire tout ce qu'ils peuvent pour laisser une planète vivable aux générations montantes.

Et les enfants ? Si certains adultes préconisent de « les laisser en dehors de tout cela », désireux de ne pas faire peser sur eux nos préoccupations et responsabilités d'adultes, il faut reconnaître que les enfants prennent souvent très à cœur la protection de l'environnement. Ils ont par ailleurs une sensibilité pointue aux questions de justice et d'équité. Ils vivent dans le même monde que nous : eux aussi entendent les mauvaises nouvelles et ressentent nos angoisses... Angoisses qu'un petit nombre d'entre eux va également développer au point de demander un suivi médical. Certes, à cet âge, l'anxiété peut se fixer sur différentes questions et on peut supposer que « si l'environnement n'était pas un thème actuel, ces mêmes enfants auraient développé une peur similaire pour une tout autre problématique⁶. » Il n'en reste pas moins qu'aujourd'hui, les enfants ont de plus en plus tôt conscience que notre planète souffre et qu'ils ont un rôle à jouer dès maintenant pour y remédier.

Alors, comment vivre aujourd'hui dans un monde que de nombreuses voix nous déclarent mourant ? Et plus spécifiquement, pour les chrétiens, qu'est-ce que la foi a à dire sur la fin du monde et quelles ressources propose-t-elle pour vivre ce qui semble être le temps de la fin ?

⁴ Néologisme inventé par le philosophe australien Glenn Albrecht, à partir des notions de réconfort (*solace* en anglais) et nostalgie : « douleur ou détresse causée par l'absence continue de consolation et par le sentiment de désolation provoqué par l'état actuel de son environnement proche et de son territoire. [...] Expérience existentielle et vécue d'un changement environnemental négatif, ressenti comme une agression contre notre sentiment d'appartenance à un lieu. » Catherine COCHARD, *Des déprimés du climat racontent leur mal-être*, article paru dans l'édition des 18-19.07.2020 du quotidien *24 Heures*, p. 3

⁵ Voir par exemple cet article de la revue *Génération plus* : <https://www.generations-plus.ch/?q=magazine/actualite/C3%A9s/interg%C3%A9n%C3%A9rationnel/des-grands-parents-se-battent-pour-le-climat-demain%E2%80%89>

⁶ Philippe Stephan, pédopsychiatre et médecin-chef au CHUV, dans l'article « Comment parler de climat à ses enfants » dans le journal *Le Temps* : <https://www.letemps.ch/societe/parler-climat-enfants>

2 La fin du monde... de quel monde ?

Un mot est fréquemment associé au discours sur la "fin du monde", que cela soit dans les films catastrophe produits par Hollywood, pour commenter les prévisions alarmistes d'experts du climat ou dans les ouvrages théologiques qui traitent d'eschatologie⁷ : apocalypse. Dans le langage courant, il évoque un chaos, une désastre tel qu'il conduit à l'anéantissement de notre planète, bref à la fin du monde. La Bible aussi connaît le style apocalyptique, utilisé dans des textes qui annoncent que Dieu va « créer un ciel nouveau et une terre nouvelle » (Is 65,17). Dans le Nouveau Testament, cette nouvelle création coïncide avec le retour glorieux du Christ. Nous en lisons notamment un exemple chaque premier dimanche de l'Avent de l'année C :

« Il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles. Sur terre, les nations seront affolées et désemparées par le fracas de la mer et des flots. Les hommes mourront de peur dans l'attente de ce qui doit arriver au monde, car les puissances des cieux seront ébranlées. Alors, on verra le Fils de l'homme venir dans une nuée, avec puissance et grande gloire. » (Luc 21, 25-27)

Le livre de l'Apocalypse est celui qui déploie de la manière la plus ample et la plus frappante cette thématique de la fin des temps. Mais attention aux idées reçues : on pourrait croire que, par sa place tout à la fin du canon des Ecritures, le livre de l'Apocalypse nous présenterait comment nous préparer aux temps de la fin, tout comme la Genèse nous exposerait le début du monde. Avec la Bible, le chrétien aurait ainsi en main un manuel de l'Histoire, une feuille de route à suivre pour rester dans le plan de Dieu. D'aucuns, au fil des siècles, se sont ainsi évertués à décoder les événements historiques en essayant de les faire correspondre aux signes avant-coureurs de la fin du monde annoncés dans le livre de l'Apocalypse, allant jusqu'à articuler la date et l'heure du retour du Christ.

Or, bien évidemment, ces prédictions se sont toutes avérées fausses. D'une part parce que les écrits bibliques de style apocalyptique ne sont pas des programmes codés qui annoncent *comment* va se passer la fin des temps. Leur rôle est de « dévoiler⁸ » le sens de l'Histoire, de « révéler » son *pour quoi* ? Les signes⁹ présentés comme annonçant l'imminence du retour du Christ sont présents à différentes époques, voire à toutes les époques de l'histoire de l'humanité. En particulier, le livre de l'Apocalypse met en scène le combat final du Bien contre le Mal, dans un scénario digne des plus gros budgets de l'industrie cinématographique, où les puissances cosmiques s'affrontent sans répit. Aujourd'hui, chacun de nous peut lire ce combat comme étant personnel et spirituel. Nous sommes donc appelés à être des veilleurs : quel que soit le moment, c'est toujours le temps de la fin, au sens où c'est toujours le temps où Dieu se fait proche. Il est toujours présent à ce monde, même si son Royaume n'est pas encore complètement réalisé, s'il est encore en devenir.

Il convient d'autre part de distinguer la fin du monde et la fin d'un monde : la création telle que nous la connaissons est certes destinée à disparaître. Tout ce qui a un commencement a une fin. Les scientifiques ne nous disent pas autre chose quand ils évoquent la mort prévisible du Soleil dans quelques milliards d'années, comme pour toutes les étoiles de l'univers. Mais du point de vue théologique, « ce n'est pas le point final car, de même que pour l'humain, l'accueil de la résurrection n'est possible qu'en passant par la mort. De même la mort de la création appelle sa résurrection, sa transfiguration en une création nouvelle. Telle est l'espérance chrétienne¹⁰. »

⁷ Littéralement, « discours sur ce qui vient en dernier ». L'eschatologie est le domaine de la théologie qui s'intéresse à la fin des temps, au jugement dernier, aux fins dernières.

⁸ Au sens premier, l'*apocalypse* désigne l'action de « dé-cacher », révéler, dé-voiler

⁹ Par exemple : apparition de faux messies, bruits de guerre par tout le monde, tremblements de terre et famines, persécution des chrétiens, ...

¹⁰ F. REVOL, *Pour une écologie de l'espérance : les chrétiens et la création*, Editions Peuple Libre, 2015, p. 90

3 Un regard d'espérance sur le monde

Pas facile cependant d'essayer de tenir ensemble les projections que font par exemple les scientifiques du GIEC¹¹ sur l'avenir de la planète et la conviction que donne la foi chrétienne que Dieu n'a pas créé l'univers pour le laisser purement et simplement s'en retourner au néant ! Sans être forcément contradictoires, elles ne se situent pas sur le même plan, ce qui peut donner l'impression d'avancer en boitant.

3.1 Comment vivre le temps qu'il reste ?

Les premiers chrétiens se posaient la question de savoir comment vivre le temps qu'il restait avant le retour du Christ, alors perçu comme imminent. Certains hésitaient même à poursuivre la culture de leurs champs : pourquoi se donner cette peine si le Christ revient demain ? Aujourd'hui certains se demandent comment vivre le temps qu'il nous reste avant l'effondrement de notre société annoncé par les théoriciens de la collapsologie¹². Quels que soient l'époque et le lieu, il nous revient à tous de répondre à cette interrogation : comment vivre le temps qu'il reste avant de mourir ? Cette formulation restrictive est provocatrice à dessein ! Car finalement ne s'agit-il pas plutôt de se demander dans quelle « lumière », avec quelle espérance, en vue de quoi allons-nous pleinement vivre notre vie présente ?

Le contexte actuel, pour anxiogène qu'il apparaisse à un nombre croissant de nos contemporains, devrait cependant nous pousser à refuser trois attitudes :

- « A quoi bon ? » : considérant à la fois les cris d'alarme des experts de tous bords et le peu de réaction du monde politique et de la société civile, certains baissent les bras, persuadés qu'il est déjà trop tard. La capitulation n'est pas alors loin de la dépression, glissement inéluctable vers le néant.
- « Profitons tant qu'il en est encore temps » : cette attitude partage avec la précédente la conviction que tout est déjà perdu. Mais en voulant tirer profit au maximum de ce qui existe encore avant que tout ne disparaisse, elle conduit à accélérer le mouvement vers la catastrophe. Un peu comme un automobiliste qui, voyant le mur arriver, appuie sur l'accélérateur.
- « Ça va aller » : par le passé, l'humanité a déjà eu à affronter des épidémies, des crises économiques, des catastrophes naturelles, des guerres mondiales et elle s'en est toujours sortie. Pourquoi cela serait-il différent aujourd'hui ? La confiance dans le développement des technologies peut conduire à penser qu'"on" finira bien par trouver des solutions à tous nos problèmes (sans que ce "on" puisse être clairement défini) et peut avoir tendance à désinvestir les individus.

Ces attitudes peuvent se retrouver peu ou prou dans le domaine spirituel. Certes, la foi est un abandon confiant dans la main de Dieu, qui reste seul maître de l'avenir, mais nous nous trouvons sur une ligne de crête : le basculement dans le fatalisme ou l'aveuglement nous guette. Penser que Dieu finira bien par intervenir à un moment ou un autre et qu'il nous sauvera de notre mauvaise gestion de la planète revient à dire qu'il fera les choses sans nous – ou pire : à notre place.

Or le rôle de l'être humain n'est pas d'être spectateur. « Dieu nous fait cadeau des noix, il ne les casse pas pour nous » : ce proverbe russe pourrait d'une certaine manière résumer les premières pages du livre de la Genèse. Dès le commencement, nous y découvrons un Dieu qui crée l'être humain pour être son intendant

¹¹ Le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) est l'organe international chargé d'analyser scientifiquement les changements climatiques, en vue de fournir aux responsables politiques des évaluations scientifiques périodiques concernant les changements climatiques, leurs incidences et les risques futurs et de leur présenter des stratégies d'adaptation et d'atténuation (https://www.ipcc.ch/site/assets/uploads/2018/04/FS_what_ipcc_fr.pdf)

¹² La collapsologie est un courant de pensée récent qui étudie les risques d'un effondrement (économique, sanitaire, alimentaire, énergétique, ...) de notre société thermo-industrielle et ce qui pourrait lui succéder.

dans sa création : « Le Seigneur Dieu prit l'homme et le conduisit dans le jardin d'Éden pour qu'il le travaille et le garde. » (Genèse 2, 15)

La spécificité et la dignité de l'être humain se situent dans cette responsabilité : créé *par* Dieu, homme et femme, pour être co-créateur du monde *avec* Dieu. C'est pourquoi, quelles que soient les turbulences dans lesquelles notre planète est plongée, nous sommes appelés à porter un regard d'espérance et d'amour sur le monde, le regard même de Dieu : un regard qui *envisage*, plutôt qu'il ne *dévisage*. Un regard tourné vers l'a-venir, un regard d'espérance.

Evidemment, l'espérance chrétienne n'est pas une "assurance tous risques", elle n'immunise pas contre toutes les angoisses et appréhensions. Mais, comme le disait Vaclav Havel, « l'espérance n'est pas la conviction que quelque chose se passera bien, mais la certitude que quelque chose a du sens, indépendamment de la façon dont cela se termine ».

3.2 Appel à la conversion

Bien plus que la peur, la foi, l'espérance et l'amour nous donnent aujourd'hui de bonnes raisons de nous engager en faveur de la sauvegarde de la création. Reste à savoir comment faire pour bien faire... Par où commencer ? Penser les solutions seulement au niveau politique, économique, technologique est illusoire : ce dont il est question, avant tout, c'est d'une « révolution spirituelle¹³ ». Les remèdes sont à chercher dans notre conscience¹⁴, c'est-à-dire dans ce sanctuaire où chacun de nous est seul avec Dieu et où Dieu parle de manière intime à notre capacité à penser et à agir.

a) Une attitude spirituelle : l'humilité

Dans *Laudato si'*, le pape François nous trace un chemin, en nous invitant à un exercice d'humilité :

« La sobriété et l'humilité n'ont pas bénéficié d'un regard positif au cours du siècle dernier. Mais quand l'exercice d'une vertu s'affaiblit d'une manière généralisée dans la vie personnelle et sociale, cela finit par provoquer des déséquilibres multiples, y compris des déséquilibres environnementaux. C'est pourquoi, il ne suffit plus de parler seulement de l'intégrité des écosystèmes. Il faut oser parler de l'intégrité de la vie humaine, de la nécessité d'encourager et de conjuguer toutes les grandes valeurs. La disparition de l'humilité chez un être humain, enthousiasmé malheureusement par la possibilité de tout dominer sans aucune limite, ne peut que finir par porter préjudice à la société et à l'environnement. Il n'est pas facile de développer cette saine humilité ni une sobriété heureuse si nous nous rendons autonomes, si nous excluons Dieu de notre vie et que notre moi prend sa place, si nous croyons que c'est notre propre subjectivité qui détermine ce qui est bien ou ce qui est mauvais. » (LS n° 224)

Le pape nous renvoie ici directement au chapitre 3 du livre de la Genèse et nous rappelle que le centre du jardin n'est pas l'être humain, mais l'arbre. L'homme reste une créature parmi d'autres, il n'est pas Dieu. Ce péché qu'on dit originel et qui est assurément à l'origine de tous les déséquilibres dans la création est celui de la toute-puissance¹⁵. Nous voyons bien que ce fantasme est toujours présent aujourd'hui, peut-être même plus que jamais : en développant ses connaissances et la technologie, l'humanité a repoussé de nombreuses

¹³ L'expression est de Yann Arthus-Bertrand, cf. <https://www.la-croix.com/Religion/Catholicisme/Yann-Arthus-Bertrand-revolution-ecologique-sera-spirituelle-2018-10-05-1200973988>

¹⁴ Cf. *Gaudium et Spes* n° 16

¹⁵ Cf. LS n° 66 : « L'harmonie entre le Créateur, l'humanité et l'ensemble de la création a été détruite par le fait d'avoir prétendu prendre la place de Dieu, en refusant de nous reconnaître comme des créatures limitées. Ce fait a dénaturé aussi la mission de "soumettre" la terre (cf. Gn 1, 28), de "la cultiver et la garder" (Gn 2, 15). Comme résultat, la relation, harmonieuse à l'origine entre l'être humain et la nature, est devenue conflictuelle (cf. Gn 3, 17-19). »

limites, telles que la maladie, la pauvreté, la vieillesse. L'être humain, s'il ne se croit pas encore immortel, y travaille. Face aux forces de la nature aussi, ses progrès sont considérables : il peut prédire le temps qu'il fera, s'opposer aux flots en canalisant les cours d'eau ou construisant des digues, ou encore s'arracher à la gravité terrestre pour contempler la planète depuis l'espace, « avec l'œil de Dieu », comme n'hésitent pas à le dire certains.

Or le mot *humain* vient du mot latin *humus*, "la terre". Il fait référence directement à Genèse 2, 7 : « Alors le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant. » Ce premier homme s'appelle Adam parce qu'il est fait de terre, *adama* en hébreu. Faire preuve d'humilité, ce n'est donc pas nous rabaisser, mais simplement nous reconnaître tels que nous sommes : des créatures parmi d'autres créatures du jardin, avec nos potentiels et nos limites.

Aujourd'hui, nous percevons souvent la limite comme une contrainte, voire comme une provocation au dépassement. « No limits » pourrait être le slogan de notre société de consommation : toujours plus vite, toujours plus de biens, toujours plus... Or, dans la Bible, la limite est ce qui empêche le retour au chaos, au tohu-bohu originel : dans le premier récit de la création (Gn 1), Dieu crée en séparant et en posant des limites, qui « ne sont pas que des contraintes mais des points d'appui pour nous structurer en tant que sujet¹⁶. »

Il est intéressant de parler ici d'une limite qui est posée déjà en Genèse 2,2-3 : le shabbat¹⁷. Dans notre société qui tend à "l'ouverture 24h sur 24", nous serions bien avisés de nous le réapproprier. En effet, le shabbat est d'abord un temps pour permettre à l'homme de sortir de la frénésie du travail et de se définir autrement que par lui. Ce jour de repos ouvre un espace où nous remettre face à nous-mêmes et en face à face avec Dieu. Il nous offre l'occasion de retrouver notre place au sein du vivant : « nous sommes appelés à reconnaître que notre activité ne nous donnera pas l'assurance de notre vie et de notre survie et que nous dépendons de Dieu¹⁸. »

Cet exercice d'humilité conduit donc à une remise en perspective de l'être humain, et des relations fondamentales qui le structurent : avec Dieu, avec la création, avec ses semblables¹⁹. « Il dépend de l'existence des animaux, des plantes, de l'air, de l'eau, du jour et de la nuit, du soleil, de la lune, des étoiles, de la lumière. Il fallait que tout ce qui le précède soit créé pour qu'il puisse venir à l'existence et subsister. Et il faut aujourd'hui que la terre perde dans son équilibre actuel pour qu'il puisse encore subsister²⁰. » Cette relation de dépendance, loin d'être aliénante, est ce qui permet à l'homme de se tenir debout dans la vie. Elle ouvre à la gratitude et à la responsabilité, et devient ainsi le moteur d'un engagement en faveur de l'écologie intégrale que prône notre pape.

b) Prêtre, prophète et roi : une triple figure pour orienter notre action

« Si donc quelqu'un est dans le Christ, c'est une création nouvelle : l'être ancien a disparu, un être nouveau est là. » (2 Co 5,17)

La « création nouvelle » n'est pas seulement une promesse pour la fin des temps, elle commence maintenant, sous l'impulsion de l'Esprit Saint. Dans le baptême, chacun de nous est fait « membre de Jésus Christ,

¹⁶ F. REVOL, *op. cit.*, p. 35

¹⁷ Voir aussi LS n° 237 : le pape François y met en avant le dimanche et le shabbat juif comme « jour de la purification des relations de l'être humain avec Dieu, avec lui-même, avec les autres et avec le monde » et où « le repos est un élargissement du regard qui permet de reconnaître à nouveau les droits des autres ».

¹⁸ F. REVOL, *op. cit.*, p. 70

¹⁹ Voir aussi les pp. 2 et 3 du *Catéfil* n° 52, sur la notion d'écologie comme « art de la relation ».

²⁰ Eric CHARMETANT & Jérôme GUÉ, *Parcours spirituel pour une conversion écologique. L'appel de Laudato si'*, Ed. Vie Chrétienne & Ed. Fidélité, 2020, p. 32

prêtre, prophète et roi pour la vie éternelle ». Seul le Christ est prêtre, prophète et roi, mais nous en sommes les membres. Nous sommes appelés à vivre de la vie même de Dieu, à en être les vecteurs, pour que toute la création puisse en bénéficier et soit transfigurée par elle.

En reprenant une à une les paroles du rite baptismal comme boussole, nous pouvons orienter notre réflexion sur l'action²¹ :

- *Prêtre* : le prêtre est celui qui prie, qui intercède et qui remercie. Sa figure nous invite à la contemplation, à la gratitude et à la bienveillance. « En premier lieu, [une conversion écologique authentique] implique gratitude et gratuité, c'est-à-dire une reconnaissance du monde comme don reçu de l'amour du Père » (LS n° 220).

Il n'est pas anodin que la figure du prêtre vienne en premier : elle place la prière à la source de toutes nos actions. Elle pointe également vers la posture d'intermédiaire de l'être humain au sein de la création, véritable pont entre le ciel et la terre. Non pas de médiateur, car il n'y a de médiateur entre Dieu et les hommes que le Christ²². Mais l'être humain peut être perçu comme « le délégué de toutes les créatures devant Dieu, ce qui lui permet par sa capacité de conscience réfléchie, sa capacité relationnelle, explicite, verbale, de présenter dans sa prière et dans son offrande toute la création et toutes les créatures devant Dieu²³ ».

Une manière d'être prêtre aujourd'hui peut être de prendre un temps de contemplation dans la nature : la beauté, la complexité, la profusion de ses créatures disent quelque chose de la grandeur et de la bonté de Dieu.

« Quand nous contemplons, nous découvrons chez les autres et dans la nature quelque chose de beaucoup plus grand que leur utilité. Le cœur du problème est là : contempler c'est aller au-delà de l'utilité d'une chose. Contempler ne veut pas dire l'exploiter : contempler est gratuité. Nous découvrons la valeur intrinsèque des choses que leur a conférée²⁴. »

L'émerveillement ressenti devant l'œuvre de Dieu nous permet de sortir d'une vision purement utilitariste pour entrer pleinement dans une relation de « grâce²⁵ ».

- *Prophète* : dans l'Ancien Testament, le prophète apparaît souvent comme la voix de l'indignation devant l'injustice, la figure de la résistance au totalitarisme. Il invite au respect de chacun, au partage, au soin des plus petits. Mais avant même prendre la parole²⁶, il est éminemment celui qui se met à l'écoute de Dieu, celui qui vit de sa Parole. A la manière du Psalmiste, c'est la Parole de Dieu qui éclaire sa route : « Ta Parole est la lumière de mes pas » (Ps 118,105).

Une manière d'être prophète aujourd'hui peut être de porter un regard critique sur notre société de consommation : ce que le pape appelle la « culture du déchet » conduit à considérer l'ensemble de la création (êtres humains compris) comme des ressources dont la valeur se réduit à leur utilité immédiate et qui seront éliminées quand elles ne nous serviront plus. Être prophète, c'est tenter de

²¹ Ce paragraphe est largement inspiré d'une réflexion de Cécile RENOARD, « Vie religieuse et écologie », pp. 177-188, dans D. BOURG et Ph. ROCH (dir.), *Sobriété volontaire. En quête de nouveaux modes de vie*, Labor et Fides, 2012

²² Cf. 1Tim 2,5

²³ F. REVOL, *op. cit.*, p. 62

²⁴ Pape FRANÇOIS, *Audience générale* du 16.09.2020, http://www.vatican.va/content/francesco/fr/audiences/2020/documents/papa-francesco_20200916_udienza-generale.html

²⁵ « Le champ lexical du mot suggère [qu'il s'agit d'une] relation de gratuité (*gratis*), de pardon (*gracier*), de plaisir (*agrément*, *agréable*), de reconnaissance (*gratitude*), de fine douceur (*gracile*) et de beauté (*gracieux*). » André FOSSION, « Rendre grâce », dans *Une nouvelle fois, Vingt chemins pour recommencer à croire*, Lumen Vitae, 2004, p. 28

²⁶ Pro-phète : celui qui met la parole en avant

rendre sa manière de vivre cohérente avec ce que dit la Parole contenue dans les Ecritures et les évènements. Tout en étant conscient que cela demande un discernement permanent et qu'il nous arrive donc parfois (souvent ?) de vivre des tiraillements et des incohérences.

- *Roi* : la figure du roi nous introduit dans le registre de l'action. Le roi est aux prises avec le réel et ses contraintes, il est celui qui prend des décisions et les met en œuvre.

Mais cette figure est délicate, car elle peut vite glisser vers celle du tyran : c'est ce que d'aucuns reprochent d'ailleurs aux chrétiens en isolant les verbes de Gn 1,28, « dominer » et « soumettre », du reste des Ecritures : ce passage biblique permettrait de légitimer le fait que l'homme est devenu un dictateur qui a droit de vie et de mort sur le reste de la création et se sert de ses ressources sans limites. Force est de constater que cette attitude se rencontre bien trop souvent parmi le genre humain, mais en attribuer la responsabilité à la Bible est un peu court. C'est faire fi de la manière dont l'ensemble des Ecritures nous présente comment Dieu règne. Dans les évangiles en particulier, le contraste est grand entre les attentes des juifs de l'époque de Jésus concernant le roi promis par Dieu pour libérer Israël et la figure de serviteur que Jésus vient révéler au travers de sa vie.

La figure du roi se rapproche finalement ici de celle de l'artisan : « régner » demande innovation et adaptation, mais aussi réflexion, prévoyance et patience. Il s'agit de travailler à la transformation du monde (y compris dans sa dimension politique, au sens propre de « ce qui concerne la cité »), en ayant le souci du bien commun et en restant à l'écoute de la créativité de l'Esprit. Car, ne l'oublions pas, le Royaume de Dieu se reconnaît au fait que les boiteux marchent, les aveugles voient, les sourds entendent...

4 Conclusion : « Rendre compte de l'espérance qui est en nous » (1P 3,15)

Toute la vie chrétienne est un appel à la conversion, à tourner vers Dieu tout notre être, cœur et action. La grâce du sacrement du baptême a besoin de toute la durée d'une vie pour se déployer, pour nous « christifier », nous rendre conformes au Christ. De la même manière, convertir notre regard sur le monde, notre rapport au temps ou à l'argent, nos habitudes de consommation ou nos relations avec notre prochain prend du temps. Chacun, là où il est, est invité à faire sa part²⁷, si petite soit-elle, mais en ayant conscience du sens qu'il met dans ses actions. Les petits gestes, faits avec amour, ne sont pas à négliger.

Certains diront que nous n'avons plus le temps, que la « politique des petits pas » n'est que poudre aux yeux : la dégradation de notre environnement et les inégalités entre les hommes rendront bientôt notre planète invivable. L'urgence est flagrante, mais devant l'ampleur de la tâche, il est surtout urgent de retrouver le sens de notre passage sur cette terre, tant d'un point de vue individuel que collectif, et la source de notre espérance. Une espérance qui « nous invite à reconnaître qu'il y a toujours une voie de sortie, que nous pouvons toujours repréciser le cap, que nous pouvons toujours faire quelque chose pour résoudre les problèmes » (LS n° 61). Là est l'abandon confiant dans la main du Père... Non pas une démission, mais une bienheureuse démaîtrise, qui reconnaît que nous ne pouvons rien faire par nos seules forces. La puissance de l'Esprit saura insuffler en nous la créativité et l'enthousiasme nécessaires pour prendre soin de "notre maison commune". Car « le monde est plus qu'un problème à résoudre, il est un mystère joyeux que nous contemplons dans la joie et la louange » (LS n° 12). Avec Dieu, l'avenir est toujours ouvert.

Annick Raya-Barblan, octobre 2020

²⁷ Voir la « légende du colibri », qui, telle une parabole moderne, illustre poétiquement cette conviction. Par exemple sur : <https://www.loptimisme.com/legende-colibri/>